SERRES.

LLES doivent être très-belles à cette époque bien que quelques-unes des plus belles fleurs aient maintenant passé floraison. Chaque chose doit être à sa place sans qu'on puisse voir une feuille morte, une branche coupée; ou de la poussière sur les fleurs. Ventiler lorsque la journée est belle sans permettre de courants d'air tombant directement sur les plantes. Il faut régler la chaleur selon le but qu'on se propose. Si la terre n'est destinée qu'à protéger les plantes contre les gelées jusqu'à ce qu'elles fleurissent en pleine terre, une température de 40° à 45° est bien suffisante. Si on désire des fleurs immédiatement ou une croissance rapide de

manière à ce qu'elles soient prêtes à transplanter aux premiers beaux jours, il faut donner une température d'été de 65° à 75°, et pour la culture des plantes tropicales la température doit s'élever jusqu'à 90° au soleil et baisser naturellement pendant la nuit. Les acacias, heaths, azaleas et apocis doivent être placés à l'ombre des rayons du soleil.

Fleurs annuelles.

Semer dans des pots pour être transplantées en juin en pleine terre.

Cactus.

Arroser ceux qui sont en fleur, et les abriter avec soin contre les rayons trop ardents du soleil d'avril.

REVUE DE LA COLONISATION.

EXPEDITION AU LAC CLARE.

Le Depart.

Ç'ETAIT plus qu'un voyage ordinaire que nous entreprenions le 22 août dernier, MM. Provost, Lambert et moi. C'était une exploration de parages à peu près inconnus,—c'était pour M. Provost, une tâche qu'il avait acceptée du gouvernement—et pour tous trois, une mission vis-à-vis le Canada. Nous étions l'œil de la civilisation qui pénétrait pour la première fois dans ces profondeurs. La nature et la configuration du sol, les animaux, les plantes, arbres, fruits et fleurs, rien ne devait nous échapper. Bien avant nous, sans doute, la cupidité y avait mené par la main, les traiteurs et les exploitateurs de bois. Mais nous étions les premiers à y porter un sentiment national, les premiers à y planter des jalons à la civilisation.

Nous allons partir. Du point où nous sommes encore, au haut du Mont Roberval, nous tournons un long regard vers ces terres ignorées où nous devons pénétrer bientôt. La solitude s'ouvre partout devant nous. Songeons que sur une étendue de 20,000 lieues, depuis le 72e jusqu'au 79me degrés de longitude, par 47 sur 51 de latitude, il n'y a peut-être pas plus de cent êtres pensants.

Si nous pouvions jouir un instant du don divin d'ubiquité—nous y trouverions—un, deux, trois; au plus dix chasseurs à l'affût—à des distances incommensurables les uns des autres, puis un groupe de quelques familles indiennes—et le soir venu,

autant de colonnes de fumée montant silencieusement vers le ciel. C'est là toute la vie de cette immense étendue de pays.

Si vous passez au lendemain, vous apercevrez quelques pierres noircies—un peu de centre—deux ou trois coups de hache dans la forêt—puis rien. Il n'y a pas même là, de poussière pour garder l'empreinte des pas de l'homme. Le chasseur n'a pour chemin que les rivières, et l'eau est le plus discret des éléments.

Que ces réflexions un peu éloignées de mon sujet me soient pardonnées. Plus d'une fois j'aurai besoin de rompre par quelques écarts, la monotonie de mon récit. Je ne veux pas toujours glisser sur l'onde, grimper sur les rochers, me traîner dans les bois. Je saurai me faire oiseau, pour m'élever parfois dans les airs, afin de réunir sous un même regard le spectacle de la civilisation et celui de ces régions sauvages.

Arrivés à Mantawa le 20 août nous en repartons le 22. Après avoir attendu vainement pendant ces deux jours un guide sauvage du village de St. François d'Yamaska qui devait nous rencontrer chez M. Brassard, nous nous décidons à tenter seuls l'aventure sur la foi de notre boussole.

Notre but est d'aller explorer les terres, entre les deux rivières du Milieu et du Poste jusqu'à la hauteur du Lac Clare—trajet d'environ une trentaine de lieues par la voie des rivières que nous sommes tenus de suivre. Et sur tout ce parcours nous n'avons pour point de repère que la ferme de la Vallée de la Truite occupée par un colon du nom de McDonald—à trois lieues de chez M. Brassard.